

Des miroirs, pour quoi faire?

Gilles Marcotte

Volume 20, Number 2 (116), March–April 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60053ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marcotte, G. (1978). Des miroirs, pour quoi faire? *Liberté*, 20(2), 96–98.

DES MIROIRS, POUR QUOI FAIRE ?

Le Miroir persan⁽¹⁾, de Thomas Pavel, est un livre que j'aime ; et dont je décide, en bonne logique, que chacun doit l'aimer. Pourtant, je sais qu'il ne trouvera pas facilement ses lecteurs, ou du moins un grand nombre de lecteurs. On le croira difficile, parce qu'il parle de Platon, de Leibniz, que sa teneur en thèmes philosophiques, voire théologiques, est particulièrement élevée. Pour moi, qui l'ai lu d'un trait, malgré mon inculture philosophique, je l'ai trouvé léger, facile ; savant, certes, mais d'une science chaleureuse, aimable, fantaisiste, qui sait rendre concrètes, simples comme des événements quotidiens, les idées qu'elle met en oeuvre. On le dira peut-être, aussi, inactuel. Qui se soucierait aujourd'hui d'un miroir persan dans lequel le reflet acquiert une vie indépendante de celui qui s'y regarde ? Et cependant, au cours de ma lecture, jamais je n'ai eu l'impression de quitter ce monde-ci, l'ici-maintenant où je vis. La question des « possibles », que Thomas Pavel pose dans ce livre, d'après Leibniz et après le *Candide* de Voltaire, est véritablement une question d'actualité, dans une civilisation de surconsommation où, justement, tout paraît possible, où les désirs de l'homme lui donnent mille existences de surcroît, multiplient ses images à l'infini et dissolvent ainsi son pouvoir d'action, de création. Dans le dernier récit du livre, qui donne son titre à l'ensemble, Thomas Pavel écrit :

« Les passions capables d'engendrer leurs propres porteurs à l'intérieur de notre univers étaient une trouvaille agréable, mais dans le sens fort du mot, un désir n'est pas *réalisé* tant qu'il ne se crée pas un autre monde, en anéantissant l'univers réel. Ce n'est pas en se dédoublant soi-même qu'on assouvit sa convoitise, mais en détruisant autour de soi tout ce qui s'y oppose, afin d'instaurer non pas un autre *ego*, mais un autre cosmos. »

(1) Coll. Prose entière, Quinze.

Traduction libre : si vous donnez libre cours à vos désirs, si vous vous multipliez dans vos appétits, vous ne vous donnez par une plus forte ou plus grande existence, mais vous vous détruisez vous-même, vous détruisez en vous-même le pouvoir du changement. Limités à l'individu, à l'*ego*, les « possibles » ne se réalisent pas mais demeurent simple prolifération, dispersion du désir. Le « possible » réalisé ne s'obtient que par la création d'un « autre monde », par une rupture décidée avec l'ensemble des habitudes et des servitudes qu'on nomme le réel.

Le Miroir persan est constitué d'une suite de variations, très libres, sur ce thème. Un même personnage, nommé Louis, se retrouve dans chacune de ces variations ; mais on ne saurait en aucune façon le considérer comme un personnage de roman, puisqu'il n'occupe, à l'égard des événements, que la position du narrateur ou celle du lecteur, du reste interchangeables. Ainsi, dans le récit intitulé « Le Banquet », il arrive à Milan durant une grève des restaurants et des magasins d'alimentation. Pourquoi vient-il à Milan ? On ne nous le dit pas, et nous ne songeons pas à le demander, car de toute évidence le sens du récit ne relève pas de telles considérations. Il arrive, tout simplement : événement pur. A l'hôtel où il est descendu, on lui indique qu'un petit restaurant clandestin est demeuré ouvert, malgré la grève. Le patron de ce restaurant était, quelques années auparavant, éditeur ; il publiait des livres d'une qualité rare, auxquels il accordait tous ses soins. Il a, bien entendu, fait faillite, et s'est rabattu sur la restauration pour survivre. Il raconte à Louis l'histoire de l'auteur d'un de ses livres ; puis il lui prête l'ouvrage, que celui-ci va lire dans la chambre d'hôtel. Ironie du sort : Louis parcourt un livre qui est une version nouvelle du Banquet de Platon, dans une ville où précisément il est devenu presque impossible de s'alimenter ! (Le livre de Thomas Pavel fourmille de ces joyeux paradoxes . . .) A la fin de sa lecture, il prend le train pour Vérone, où l'attendent sa femme et ses enfants. Ailleurs, c'est-à-dire dans d'autres récits, Louis découvrira le manuscrit d'un disciple de Leibniz ; étudiant à Bressac, en France, il sera amené par son directeur de thèse à se plonger dans les textes de l'Inquisition ; au Pays des

Sept Villes, il reverra un de ses anciens amis, Gloss, auteur d'une étrange pièce de théâtre dont il analysera les mécanismes ; enfin, c'est au Canada, où il s'est inscrit à un cours de création littéraire, qu'il s'intéressa à l'histoire du miroir, espérant en tirer un récit.

Le livre de Thomas Pavel relève d'une forme littéraire ancienne, mais que la modernité récupère et transforme à ses propres usages, celle des récits emboîtés, s'engendrant les autres à la queue leu leu, dont les exemples les plus célèbres sont le *Don Quichotte* de Cervantès et le *Candide* de Voltaire. La quête de sens que porte cette forme s'arrête, chez Cervantès, à la mort du Quichotte ; et, chez Voltaire, à la découverte d'une morale. Chez Pavel, par contre, comme chez un Borgès, rien ne limite en droit l'enchaînement des récits, parce que le sens se dérobe à l'infini ; et il est significatif à cet égard qu'il ait imaginé, pour les deux derniers récits de son livre, des conclusions diverses. Le propre du récit moderne est d'être interminable, de proférer un sens indécidable :

« Le matin suivant il (Louis) se réveilla de bonne heure et se dit qu'il ne lui appartenait peut-être pas de décider si nous vivons dans un univers perméable à nos désirs ou non. Son récit n'avait pas de fin, simplement parce qu'il ne pouvait pas en avoir. Rassuré par cette idée, il renonça à terminer l'histoire et se retira du cours d'écriture. »

Cette impossibilité de conclure n'implique aucun désespoir, car elle laisse intacte la possibilité de la quête elle-même, la possibilité de l'événement. Il y aura d'autres rencontres, d'autres lectures, d'autres récits... Le sens fuit ; reste l'événement, dans sa toujours fraîche nouveauté. Ne faut-il pas lire *Le Miroir persan* comme un roman d'aventures ?

GILLES MARCOTTE